

Visage — Dustin Hoffman

Superstar malgré lui

Patrick Schupp

Number 114, October 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50945ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1983). Visage — Dustin Hoffman : superstar malgré lui. *Séquences*, (114), 66–67.

VISAGE

DUSTIN HOFFMAN

Superstar malgré lui

Tout jeune, Dustin Hoffman voulait être pianiste. Tout jeune aussi, il fait preuve de cet entêtement, de cette ténacité qui deviendra l'un de ses traits dominants. Il s'entraîne six heures par jour et dévore l'oeuvre pianistique de Beethoven. Mais à vingt ans (il est né le 8 août 1937), alors qu'il est encore au collège, il découvre le théâtre, et le metteur en scène de la pièce qu'il joue, *Vu du pont* d'Arthur Miller, lui déclare: « Tu devrais être comédien, tu as tout ce qu'il faut. Ce ne sera peut-être pas facile, mais étudie et lance-toi! Par contre, je ne te vois pas réussir avant la trentaine... ».

L'orientation de la vie de Dustin est déterminée par ces paroles, et il part pour New York. L'Actor's Studio, prestigieuse pépinière de talents, l'accepte sur la foi d'une audition hâtivement préparée et génialement passée, et ses camarades de classe s'appellent Robert Duvall et Gene Hackman. Et le dur apprentissage commence. Pour survivre, il fait un peu de tout, et va même jusqu'à endosser un tricot aux couleurs du Canadien pour expliquer les merveilles du hockey — avec l'accent fran-

çais!! — aux clients du grand magasin Macy's.

Quelques engagements au théâtre lui apportent de bonnes critiques, puis la chance, enfin, lui sourit: il obtient le premier rôle dans *The Graduate*, de Mike Nichols. Et c'est parti (Oh! il avait bien auparavant joué dans *The Tiger Makes Out*, mis en scène par Arthur Hiller, mais ça n'avait pas été une réussite). Son rôle, dans *The Graduate* définit ce que seront les différents personnages qu'il va interpréter au cours d'une carrière aussi remarquable qu'anti-conformiste: des êtres de chair et de sang, pas nécessairement gâtés par la nature, réalisant durement et héroïquement la condition humaine, avec un naturel et une vérité confondants, qui tourne les handicaps en valeurs de réussite et, mieux encore, de rachat. Tous ses rôles, Hoffman les prépare méticuleusement, longtemps, avec une précision touchant à la maniaquerie, ce qui lui a souvent valu (avec quelque raison, il faut bien le dire!) une réputation d'acteur impossible, exigeant, voire intraitable et en général sans concessions. Vous voulez le voir au naturel?

C'est Michael Dorsey dans *Tootsie*, décalque affectif et parfaitement efficace de Hoffman dans la vie: Hoffman joue Hoffman qui joue Dorsey... On se croirait dans Shakespeare. D'ailleurs quel sublime Richard III ne ferait-il pas!

The Graduate, donc, lui ouvre les portes de la gloire et de la renommée, et Mike Nichols reçoit, cette année-là, aux Oscars, le trophée de la meilleure mise en scène. Hoffman concourt comme meilleur acteur, mais c'est Rod Steiger qui gagne. N'importe! *Jimmy Shine* au théâtre, *John and Mary* et surtout *Midnight Cowboy* maintiennent son nom, sinon à l'affiche, du moins dans la mémoire du public.

Sa carrière continue, ses rôles sont de plus en plus triés sur le volet, et aussi de plus en plus intéressants. Si la course aux Oscars ne lui réussit pas, on a du moins reconnu son exceptionnelle qualité comme comédien, et cela lui vaut des rôles de plus en plus complexes où il peut donner sa pleine mesure. Il trace de Jack Crabb (*Little Big Man*), de Harry Kellerman (Ulu Grosbard), de David Summer (*Straw Dogs*) des portraits saisissants de vérité, où les exigences d'Hoffman comédien transcendent les indications des metteurs en scène pourtant prestigieux qui le dirigent.

Papillon, son film suivant, ne connaît pas le succès escompté: pourtant Hoffman se lance à fond dans un rôle très difficile, et donne une réplique éblouissante à un Steve McQueen excellent. Hoffman est à ce point pris par son personnage qu'il subit presque une sorte d'aliénation mentale qui lui fait parfois oublier sa propre identité. Et il ajoute: « Travailler dans le cinéma, c'est très dur, et

finalement je n'ai jamais tellement aimé ça. ». Commentaire surprenant de la part d'un homme dont l'impressionnante carrière doit justement tout au cinéma!

Puis c'est *Lenny*, dirigé par Bob Fosse, tout frais émoulu de son succès de *Cabaret*. Malgré la re-création extraordinaire par Hoffman du comédien Lenny Bruce, le film ne marche pas très bien. Pourquoi? Les difficultés du tournage, le caractère de plus en plus irascible de Hoffman, qui passe son temps à s'opposer à Fosse pour un oui ou pour un non, donnent au film une tension et un relief presque monstrueux, qui déplaisent au public sans le convaincre. Pour la troisième fois, Hoffman se présente aux Oscars et... c'est Art Carney qui l'emporte pour sa performance dans *Harry and Tonto*.

Puis c'est le triomphe de *All the President's Men*, où Hoffman partage la vedette avec Robert Redford. Magnifiquement assortis, et dirigés de main de maître par Alan J. Pakula, les deux comédiens font revivre les événements dramatiques qui ont conduit à la découverte du scandale de Watergate.

Marathon Man, *Straight Time* et *Agatha*, ne sont pas des réussites, malgré un bon début pour le premier. Hoffman se débat maintenant dans des problèmes fiscaux et légaux et sa femme, Anne, demande le divorce. Son caractère s'aigrit encore, il devient impossible et parle de tout abandonner. Heureusement, il reçoit le scénario de *Kramer vs Kramer*, que Robert Benton gardait depuis 1977, et pour lequel il avait attendu que Hoffman soit libre. C'est le seizième film de Hoffman, et son interprétation brillante — mais pas nécessairement

meilleure que certaines autres — est enfin sanctionnée par l'Académie: il reçoit l'Oscar de la meilleure interprétation.

Puis c'est enfin, et tout récemment, le succès de *Tootsie*⁽¹⁾ qui confirme les dons étonnants de Dustin Hoffman superstar. Accablé de récompenses, il demeure superstar en dépit de lui-même, et reste ce qu'il a toujours été: perfectionniste, exigeant, passionné, sincère avec lui-même et avec les autres (on le lui pardonne difficilement...) et jouant sa vie comme ses rôles. Aussi est-ce pour cela qu'il semble recréer ses personnages de l'intérieur, comme si cela représentait d'autres facettes de sa propre personnalité. Où s'arrête ce dangereux jeu de la vérité? Où commence l'art? Mais l'art n'imité-t-il pas la vie, justement? Hoffman le prouve: il veut être juste jusqu'au bout avec une force impressionnante qui ne connaît aucun obstacle, et ses films sont le reflet de lui-même, de ses idées, de sa personnalité, plus peut-être que dans le cas de n'importe quel autre comédien, car on a tendance à s'imposer une certaine marge entre le rêve et la réalité.

Non content de nous prouver ses théories sur la vie, par rôles interposés, il entend, de plus, nous démontrer que la vie des autres, c'est tout aussi passionnant, parce que c'est vrai, et important. Voilà le mot lâché: la vie. L'amour, la compréhension, la justice, la vérité sont importants, et Hoffman le confirme à travers tous ses personnages qui, à cause de cela sont aussi proches de nous que de lui-même. C'est une belle leçon d'art et aussi d'humanité.

Patrick Schupp

(1) Voir Séquences, no 112, p. 34.

The Graduate



Midnight Cowboy



All the President's Men



Tootsie

